



HAL
open science

Pour une approche générationnelle de l'immigration. Réflexion à partir du cas des migrants italiens très qualifiés à Paris

Hadrien Dubucs, Thomas Pfirsch, Camille Schmoll

► **To cite this version:**

Hadrien Dubucs, Thomas Pfirsch, Camille Schmoll. Pour une approche générationnelle de l'immigration. Réflexion à partir du cas des migrants italiens très qualifiés à Paris. V.Baby-Colin; S.Mazzella; S.Mourlane; C.Régnard; P.Sintès. Migrations et temporalités en Méditerranée. Les migrations à l'épreuve du temps (19è-21è siècles), MMSH, 2017. hal-04503661

HAL Id: hal-04503661

<https://hal.science/hal-04503661v1>

Submitted on 13 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une approche générationnelle de l'émigration ? Réflexions à partir du cas des migrants italiens très qualifiés à Paris

À l'instar des autres pays d'Europe du Sud (Espagne, Grèce et Portugal), l'Italie est souvent présentée comme un vieux pays d'émigration transformé récemment en terre d'immigration. Pourtant, la péninsule connaît depuis plusieurs années une forte émigration de ses jeunes diplômés, processus qui traduit bien la complexité du phénomène migratoire actuel en Europe méridionale – qui voit cohabiter émigration et immigration¹. Bien que difficile à mesurer et encore peu étudiée, cette nouvelle émigration qualifiée est extraordinairement présente dans le débat public en Europe du Sud. Souvent présentée comme une « fuite des cerveaux » par les économistes², elle est aussi abordée à travers une grille de lecture générationnelle, les expressions de « génération 592 euros » en Grèce ou de « génération personne » en Italie³ servant à désigner le sentiment d'abandon générationnel dont souffrent les jeunes qui choisissent de partir. Nous proposons de questionner ces approches à travers le cas des migrants italiens qualifiés à Paris, et plus largement en France, deux espaces qui figurent parmi les principales destinations à la fois de l'émigration italienne de masse des années 1860-1970, et des nouvelles mobilités qualifiées des trois dernières décennies. Notre propos se fonde sur une enquête exploratoire par entretiens menée à Paris depuis novembre 2012 auprès d'une quinzaine d'Italiens, âgés de 25 à 41 ans, diplômés du Supérieur récemment arrivés dans la capitale. Ces nouveaux migrants italiens à Paris forment-ils une génération de migrants particulière, unifiée par des représentations et une expérience historique communes⁴ ? La lecture générationnelle que nous proposons constitue une zone d'ombre des études migratoires : si les relations intergénérationnelles ont commencé à être explorées depuis peu⁵, le sentiment commun d'appartenir à une génération l'est beaucoup moins. Par cette lecture générationnelle, nous voudrions montrer que ce qui se joue

dans cette nouvelle émigration italienne est autrement plus complexe qu'un phénomène de *brain drain*. Loin d'être une conséquence mécanique de la crise économique ou des dysfonctionnements du marché du travail italien, cette émigration contemporaine renvoie à une « fracture générationnelle » et à une crise structurelle diffuse dans toute la société italienne.

Entre continuité et renouveau : l'immigration italienne en France aujourd'hui

Des migrants plus qualifiés, moins jeunes et plus métropolitains

180 L'émigration italienne en France s'inscrit dans une histoire longue, qui ne se réduit pas à la période dite de l'émigration de masse des années 1860-1970⁶. Pourtant, les enquêtés n'évoquent pas spontanément les vieilles vagues migratoires italiennes à Paris et ne se présentent pas comme les héritiers de cette histoire. Ils n'entrent pas non plus en contact avec les réseaux des « vieux » émigrés italiens et ont peu d'amis dans ce milieu aujourd'hui fortement dilué dans la société française. Cette prise de distance reflète des différences fondamentales entre les nouvelles migrations italiennes à Paris et l'âge de l'émigration de masse.

Du point de vue quantitatif les recensements de l'Insee montrent que le nombre d'Italiens résidant en France est en baisse constante depuis quarante ans, passant de 340 000 en 1982 à 173 000 en 2009 (Fig. 1). Cette baisse du « stock » d'Italiens est cependant largement due aux naturalisations des vieilles vagues de migrants et ne signifie pas la fin de l'immigration italienne en France qui, si elle n'est plus massive, reste très stable depuis les années 1990. Avec entre 3 000 et 4 000 arrivées officielles d'Italiens par an entre 1990 et 2010⁷, la France reste l'une des principales destinations de l'émigration italienne et se singularise par la régularité des flux en provenance de la péninsule.

| | 1990 | | | 1999 | | | 2009 | | |
|-------------------|---------|---------------|------|---------|---------------|------|---------|---------------|------|
| | France | Île de France | | France | Île de France | | France | Île de France | |
| Immigrés italiens | 490 000 | 78 000 | 16 % | 390 000 | 62 000 | 16 % | 310 000 | 57 000 | 18 % |
| Italiens | 252 000 | 43 000 | 17 % | 200 000 | 36 000 | 18 % | 173 000 | 43 000 | 25 % |

Fig. 1 – Évolution du nombre d'immigrés italiens en France entre 1990 et 2009

Source : Insee, recensements 1990, 1999 et 2009.

Mais c'est surtout par leur profil social que les Italiens récemment arrivés en France se distinguent des vieilles vagues migratoires : ils sont plus qualifiés, avec une part croissante de diplômés du Supérieur⁸. Il s'agit également de jeunes adultes (25-35 ans) partant à l'étranger un peu plus tard du fait de l'allongement de la durée des études. Enfin ces migrants sont majoritairement d'origine urbaine ou périurbaine, et privilégient la métropole parisienne aux autres destinations traditionnelles de l'émigration italienne⁹.

De nouvelles manières de migrer ?

Une autre caractéristique des nouveaux émigrés italiens est leur inscription non pas dans des territoires bipolaires entre France et Italie, mais dans une circulation transnationale et métropolitaine où Paris n'est souvent qu'une étape. Avant leur arrivée, beaucoup d'enquêtés sont passés par d'autres métropoles européennes ou américaines, en particulier ceux qui ont fait un doctorat. C'est le cas d'Alessio, économiste de 39 ans qui, après des études à la Bocconi de Milan et un séjour Erasmus d'un an en Belgique, est parti faire son doctorat aux États-Unis et a ensuite travaillé sept ans à Montréal avant de s'installer à Paris. Il vit dans un territoire multi-local et métropolitain, partagé entre Rome, Paris et Montréal, et n'envisage pas son installation à Paris comme définitive.

181

Les entretiens montrent aussi une individualisation des parcours, désormais indépendants des filières régionales ou familiales. Cette dernière n'est cependant pas totale car les projets migratoires trouvent souvent leur origine dans une socialisation précoce à la mobilité, effectuée dans le milieu familial et dans les réseaux scolaires et universitaires. Ainsi, dans les entretiens, on trouve souvent une généalogie du goût pour la mobilité ou pour la France, goût qui viendrait de la famille, en particulier dans les milieux bourgeois où prévalait une culture cosmopolite, fondée sur la pratique des langues étrangères et les voyages :

« Tout à coup je découvre tout ce pan [...] c'était bizarre, mon grand-père a une passion pour la France, il chantait des trucs français, il était heureux comme tout que je sois venue [...] Ma mère, elle me chantait plein de chansons françaises, donc voilà je chantais beaucoup ... enfin, bon, voilà, on chantait beaucoup dans les familles de gauche. »
(Isabella, 41 ans, cadre du public)

Parfois, cette socialisation précoce à la mobilité a été renforcée dès l'adolescence par le biais des lycées linguistiques. Mais dans la majorité des cas, elle a eu lieu au cours des études grâce aux échanges universitaires européens : plus de la moitié des enquêtés ont bénéficié du programme Erasmus ou de ses déclinaisons. Ces dispositifs peuvent

intervenir à plusieurs étapes du parcours : premier contact avec l'étranger et apprentissage du français, occasion d'une rencontre amoureuse justifiant la prolongation du séjour en France, découverte d'un univers professionnel ouvrant des horizons nouveaux, émergence d'un sentiment d'éloignement vis-à-vis d'un mode de vie sédentaire et convenu, etc.

« Rome, j'en avais un peu marre, ça faisait toute ma vie que j'étais là, il y avait cette opportunité... C'est un peu par hasard que j'ai choisi la France. C'était mon troisième choix pour Erasmus, après la Suède et l'Angleterre. Une chose fondamentale, c'était de m'éloigner du foyer familial, de m'éloigner de la famille. Quand tu viens d'une grande ville c'est plus difficile de justifier que tu pars pour des études. Pour les copains qui venaient de petites villes Rome c'était déjà une expérience, pour moi je n'avais jamais bougé du centre, j'avais envie de changer. [...] C'était vraiment la première expérience en dehors de la maison et ça m'a changé la façon de regarder tout, l'approche à la vie, aux choses que je voulais vraiment faire, quand tu es à la maison c'est difficile... j'ai des amis qui, à 33-34 ans, sont encore chez leurs parents, ils sont coincés, ils n'arrivent pas à décider... » (Giorgio, 33 ans, employé et travailleur indépendant)

182

Enfin le recours à ces dispositifs peut influencer la manière même de se définir du point de vue des ancrages territoriaux. Ainsi Antonio, qui a fait une partie de sa formation d'ingénieur à l'École centrale grâce au programme européen TIME (Top Industrial Managers for Europe) et qui a rencontré sa future femme française dans un camp d'été au Portugal, se décrit comme un « pur produit de l'Europe », et a le sentiment d'appartenir à une génération « pionnière » dans son aisance à envisager une carrière à l'étranger (neuf des onze camarades italiens de sa promotion travaillent aujourd'hui hors d'Italie).

Appartenant à un âge migratoire¹⁰ distinct de celui de l'émigration de masse, les nouveaux migrants italiens forment-ils pour autant une même génération, unie par des représentations et le partage d'une expérience historique commune ?

Une émigration méritocratique

L'étude des motivations de migrer des enquêtés montre que le paradigme de la « fuite des cerveaux » qui caractérise usuellement cette migration qualifiée est insatisfaisant. Trop axé sur les dysfonctionnements du marché du travail, il ne permet pas de comprendre les imbrications des motivations

professionnelles et familiales, et il sous-estime le rôle des dynamiques sociales de quête de reconnaissance dans la migration de ces jeunes adultes.

Entre travail et famille : l'imbrication des motivations de migrer

L'analyse approfondie de deux parcours permet de mieux comprendre l'imbrication des motivations professionnelles et familiales dans la venue en France des jeunes Italiens.

Deux exemples de parcours professionnels et familiaux de l'Italie à Paris (Source : H. Dubucs, T. Pfirsch, C. Schmoll, enquêtes 2012-2013)

Antonio, 36 ans, ingénieur travaillant comme actuaire dans une grande société italienne d'assurances à Paris, à Paris depuis 1998, marié avec une Française et père de deux enfants.

183

Milanais de naissance, issu d'une famille de classe moyenne non diplômée, Antonio effectue deux premières années d'études à l'École polytechnique de Milan pour devenir ingénieur. Sur les conseils de camarades de promotion, et attiré par le « challenge » d'un séjour à l'étranger, Antonio postule avec succès au programme européen TIME (Top Industrial Managers for Europe) pour passer deux ans à l'École centrale de Paris, sans parler français. À l'issue de ces deux années et après la validation de sa 5^e année à Polytechnique, Antonio opte pour un stage à Paris (« parce qu'en Italie un stage c'est les photocopies et le secrétariat ») dans une société française de conseil en actuariat, où il obtient un CDI. Il s'installe en couple avec une Française, en doctorat de lettres, rencontrée à l'occasion d'un chantier d'été financé par l'Union européenne pour la réhabilitation d'une ancienne école au Portugal (« On était huit garçons et huit filles de partout en Europe, c'était la même année que le lancement de *loft story*, et c'était vraiment ça ! »). Deux ans plus tard il est recruté au siège français d'une grande société italienne d'assurances, poste qu'il occupe toujours au moment de l'enquête (sept ans plus tard). En 2006 il épouse sa compagne française, le couple a deux enfants (nés en 2009 et 2011) et achète un appartement où il emménage, ce qu'Antonio associe à un véritable projet d'installation à Paris. Se déclarant très satisfait de sa situation professionnelle et familiale actuelle, il estime qu'un projet professionnel à l'étranger (« pas forcément en Italie, et plutôt pas à Milan, trop pollué ») n'est envisageable que comme expatrié, en bénéficiant d'avantages salariaux et fiscaux. Se décrivant comme un « pur produit » de l'Europe et de ses dispositifs d'échanges universitaires, il dresse un panorama très sombre du marché du travail en Italie. Il a déjà eu l'occasion de publier dans la presse italienne une tribune intitulée « Nous étions quatre ingénieurs », dans laquelle il fustige l'impossibilité d'y construire

un projet professionnel satisfaisant. Ses relations avec l'Italie restent très fortes et se traduisent tant par la consommation de produits culturels et alimentaires que par des séjours fréquents (cinq fois par an environ, à l'occasion des vacances scolaires) dans la maison de vacances de ses parents en Toscane.

Claudia, 40 ans, maître de conférences en histoire de l'art dans une université du Nord de la France, à Paris depuis 2011 (après un premier séjour de 2002 à 2005), en couple avec un Français, mère de deux enfants.

184

Née à Catane et ayant vécu à Rome jusqu'à ses 28 ans, Claudia se forme à l'ingénierie du patrimoine dans une *scuola di specializzazione* à Rome tout en travaillant pour payer ses études. En 2^e année elle bénéficie d'une bourse européenne dans le cadre du programme Leonardo (formation professionnelle à l'étranger) pour faire six mois de stage au Louvre, à l'issue duquel elle rentre quelques mois à Rome. Puis de 2002 à 2005 elle vit à Paris de petits boulots avec son compagnon français (cadre dans une société française de conseil) tout en préparant le diplôme de son école et le concours du doctorat. Malheureuse en France, après la naissance de son fils en 2004, elle décide avec son compagnon (qui négocie un poste de consultant à distance) de se lancer dans « le projet fou de s'installer à Venise [qu'elle considère comme] la ville parfaite ». De 2005 à 2011 la famille vit à Venise, un second fils naît en 2009 et Claudia rédige une thèse d'histoire de l'art sans bourse mais en effectuant régulièrement des vacances dans des universités françaises. En 2010, au moment où elle soutient sa thèse, une conjonction de facteurs font décider Claudia et son compagnon de retourner vivre à Paris : la société de son compagnon le rappelle, Claudia considère qu'il lui sera impossible d'avoir un poste de chercheur en Italie, et les problèmes de santé de leur fils cadet impliquent de quitter Venise, où il n'y a pas les structures adéquates. En 2011 elle effectue de nouveau des vacances dans plusieurs universités françaises. En 2012 elle est recrutée comme maître de conférences en histoire de l'art dans une université du Nord de la France. Claudia considère qu'elle est désormais clairement installée à Paris, tout en gardant un regard très nostalgique sur Venise où elle et son compagnon comptent beaucoup d'amis et où ils retournent très régulièrement. Elle souffre également de l'éloignement de ses parents et en particulier de sa mère, qui ne leur rendent guère visite, ce que Claudia considère comme une « injustice incompréhensible » au regard du soutien familial dont bénéficie sa sœur qui vit à Rome.

Alors que ces deux parcours concernent des domaines professionnels très différents, ils montrent des similitudes frappantes du point de vue des motifs de l'émigration en France. Premièrement l'impossibilité de

construire un projet professionnel satisfaisant en Italie est un constat fait dès le début des études, et le séjour à l'étranger est d'emblée vu comme la création d'une opportunité professionnelle :

« Ça va vite d'intégrer cette idée [qu'il faut partir pour trouver un travail] parce qu'au-delà de ma propre expérience je pouvais déjà voir ce qui se passait pour les copains. J'en connais un qui a essayé de travailler en Italie pendant deux, trois ans, dans le nucléaire. Après il est venu à Paris, puis à Londres. En fait, il travaillait dans le domaine du démantèlement des centrales, il travaillait à Rome et ses chefs c'étaient des gens qui étaient là parce qu'ils étaient recommandés par tel ou tel ministre. » (Antonio)

« Dès que je me suis inscrite en thèse, je me suis inscrite en cotutelle avec la France. Parce que je savais pertinemment que si je voulais enseigner à l'université, ça n'aurait jamais marché en Italie. Je n'étais pas l'élève d'un professeur puissant. Je savais que je n'avais aucune chance d'enseigner en Italie. Donc j'avais en tête que si vraiment un jour je voulais faire ce travail il faudrait que je me déplace en France. » (Claudia)

185

Pour Antonio et Claudia, comme pour la plupart des enquêtés, la décision d'émigrer ne fait pas nécessairement suite à des tentatives infructueuses de trouver un emploi satisfaisant en Italie, mais repose sur l'intériorisation précoce de l'idée selon laquelle l'horizon professionnel italien serait bouché. La trajectoire de Claudia est loin d'être linéaire, puisqu'elle alterne périodes de précarité et de plein emploi. C'est donc l'opposition avec la situation italienne qui explique le choix de venir en France, imbriqué avec des motivations familiales.

D'autre part, dans les deux cas, le projet professionnel est étroitement articulé avec la trajectoire familiale. On retrouve ici une observation générale des approches biographiques des mobilités spatiales¹¹, qui obligent à nuancer l'idée usuelle d'un parcours migratoire essentiellement fondé sur la mise en balance des marchés de l'emploi italien et étrangers. Dans le cas d'Antonio, l'installation en couple avec une Française poursuivant ses études et les naissances rapprochées de leurs deux enfants sont des facteurs décisifs de sa stabilisation à Paris. Dans le cas de Claudia, l'effet des naissances sur le parcours migratoire est plus ambivalent : c'est le sentiment de solitude éprouvée à Paris au moment de sa première maternité qui justifie l'installation de la famille à Venise, au prix d'une fragilisation de leur situation professionnelle et financière. En revanche les contraintes que font peser les problèmes de santé de leur deuxième enfant sur le choix des établissements scolaires jouent un rôle majeur dans leur décision de s'installer de nouveau à Paris.

La combinaison de ces contraintes familiales et professionnelles fait que les expériences migratoires des Italiens enquêtés comportent souvent des séquences d'inconfort voire de réelle difficulté : alternance de petits boulots et de périodes sans travail, colocations successives et solutions résidentielles transitoires, recours ponctuel à l'aide financière des parents... On est donc loin de l'image classique de l'élite migrante, et certains entretiens suggèrent la perception d'un déclassement social, par contraste notamment avec le confort matériel dont ont pu bénéficier les parents au moment de leurs études ou les proches restés en Italie. Claudia connaît une période douloureuse de trois années à Paris, où elle contribue au revenu du ménage en multipliant les cours d'italien mal payés, et en ne parvenant pas à trouver le temps de terminer son diplôme de spécialisation. Deux ans plus tard, alors que la famille s'est installée à Venise, elle effectue des vacances dans des universités en France au prix de déplacements éprouvants.

186

Recherche de travail ou quête de reconnaissance ?

Même si l'on ne peut pas réduire la migration des Italiens qualifiés à sa dimension économique, dans les entretiens de nombreux éléments renvoient aux difficultés de l'intégration des jeunes très qualifiés sur le marché du travail italien. Cependant, ce n'est pas tant la difficulté de trouver un travail que la médiocrité des emplois et le manque de reconnaissance de leurs qualifications qui pousse les jeunes adultes italiens à émigrer. Nos interlocuteurs insistent sur le fait que leurs compétences sont bien mieux valorisées à l'étranger qu'en Italie. Le fait d'être Italien peut même apporter « un plus » dans certains domaines comme le secteur artistique.

« Je dois dire qu'on a une renommée assez importante, être Italien, ça apporte quand même un plus c'est plutôt la créativité italienne qui a son importance. » (Adriano, artiste, 38 ans)

Certains auteurs évoquent au sujet de ces migrants une reprise de l'émigration de métiers apparue dès la Renaissance¹². Mais en réalité, ces derniers ne trouvent pas tous nécessairement un emploi en France dans leur domaine de formation. Dans les entretiens, le marché du travail français n'est évoqué qu'en contraste avec le peu d'opportunités offertes sur le marché du travail italien.

Nos entretiens décrivent un système italien où le mérite n'a pas sa place, fondé sur le népotisme et la *raccomandazione* et l'opposent à la possibilité en France de valoriser une compétence sans disposer de réseaux influents :

« En Italie, je n'ai jamais rien eu parce que j'étais bonne. En France, oui. Tout de suite. Déjà j'ai été sélectionnée pour un stage au Louvre et pour une bourse, ce qui en Italie n'était jamais arrivé. Il y a une bourse qui m'aurait rendue très heureuse, que je n'ai pas eue : la bourse de la *Compania di San Paulo*, rattachée à l'INHA. J'ai été auditionnée, il y avait 80 dossiers et seulement 4 auditionnés. Et ça m'a donné l'idée que la France était un pays juste, où on pouvait avoir quelque chose même si on n'était pas recommandé par telle ou telle personne. Je n'ai pas été retenue, mais j'ai eu l'opportunité de me faire connaître, au moins ils ont voulu me connaître [...]. Une autre étape très importante, où j'ai compris que ça pouvait marcher [invitation à faire une conférence au Louvre]. J'avais 28 ans, je n'avais jamais parlé en public. En Italie une chose pareille ne serait jamais arrivée. Jamais. [...] Moi j'ai travaillé à l'université en Italie pendant sept ans. J'ai travaillé gratuitement [...] j'ai passé des journées à faire ces examens. Je n'ai jamais touché ne serait-ce qu'un euro [...] Je n'avais aucune chance de réussir en Italie. Pas moi parce que c'est moi, mais parce que le système est complètement fermé, clos. Ce n'est pas possible. Les gens qui réussissent en Italie sont des gens qui sont peut-être brillants, et encore ce n'est pas une condition *sine qua non*, mais surtout ce sont les élèves de professeurs qui ont du pouvoir politique. » (Claudia, universitaire, 39 ans)

187

« On est tous conscients en fait qu'on est là et qu'on est là aussi puisqu'on fait des choses ici qu'on ne peut pas faire en Italie. Tout simplement on nous a donné des responsabilités ici, que ce soit dans la recherche ou que ce soit dans le travail qu'on n'aurait jamais eus en Italie, mais quand je dis jamais, vraiment je pense que moi je n'aurais jamais pu faire un travail éditorial en Italie à 30, enfin à 27, 28, 29 ans, impossible. Je n'aurais jamais été chargée de mission pour un directeur d'une ONG grande comme WWF en Italie, tout simplement parce que la culture ne permet pas de faire ça. Enfin la culture italienne ne te permet pas de prendre des responsabilités, à cet âge-là on ne te considère pas, on ne prend pas le risque, en fait, alors que les Français... » (Alessandra, cadre dans une ONG, 31 ans)

« Paris, c'est une super ville. Il n'y a pas le manque de méritocratie comme en Italie. Les talents, les qualités, sont reconnus [...] ici si on a un CV derrière, il y a la possibilité. En Italie si tu n'es pas un « fils de » tu ne peux pas. » (Adriano, artiste, 38 ans)

Ainsi ce n'est pas nécessairement un emploi ou des rétributions élevées que recherchent nos interlocuteurs mais plus généralement une ouverture aux talents et au mérite. Ils comparent parfois leur situation à celle de proches vivant en Italie et cela conforte leur opinion sur leur décision de quitter leur pays :

« Alors que ce sont tous des gens qui ont une *laurea*, une *specializzazione*, un doctorat, ils font les vendeuses, la surveillance dans les musées, c'est affreux ! Il y en a seulement une qui était l'élève d'un professeur très puissant qui a réussi à être chercheuse à la fac. Elle a eu pendant longtemps un salaire de 1 100 euros par mois, maintenant elle en gagne 1 300 et ce sera son échelon supérieur. » (Claudia, universitaire, 39 ans)

Ce rejet d'une société italienne ne faisant pas leur place aux jeunes nourrit un fort sentiment générationnel chez les enquêtés, qui traverse tous leurs discours et se renforce dans l'expérience migratoire.

Les nouveaux migrants italiens en France : une « génération de la crise » ?

188

Plus qu'une simple absence d'opportunités sur le marché du travail, l'émigration italienne apparaît dans les entretiens comme le fruit d'une « crise diffuse » qui frapperait la société d'origine. Il s'agit d'une crise bien plus large qu'une simple crise économique, une crise générationnelle et parfois même morale qui touche la société dans son ensemble.

Fuir la « crise diffuse » de l'Italie

Cette crise est décrite par l'absence de méritocratie comme on l'a vu, mais aussi dans sa dimension institutionnelle et politique. L'Italie est perçue comme un pays en panne dont les institutions ne fonctionnent plus.

Nombreuses sont aussi les allusions au système social français et aux opportunités qu'il offre. Voici comment Adriano décrit sa période de chômage en France :

« Ce n'était pas difficile, je me suis reposé. J'ai bien rechargé les batteries. Quand j'ai vu le niveau de chômage en France, j'avais entre 1 400 et 1 600 net par mois. Je n'étais pas du tout angoissé, j'étais assez soulagé contrairement à ma mère qui était désespérée. Elle s'inquiétait. Je lui ai dit : "toi, tu touches 900 euros pour travailler toute la journée, mais moi je reste à la maison et je touche plus". Donc, c'est un autre point qui m'a fait beaucoup apprécier la France. » (Adriano, artiste, 38 ans)

Nos entretiens ont eu lieu entre les primaires du parti démocratique et les élections nationales. La dévalorisation du politique y est forte : plusieurs de nos interlocuteurs ne votent plus ; d'autres ont insisté sur la « berlusconisation de la société » et le cas symptomatique que représentent Beppe Grillo et le mouvement 5S, soit pour fustiger Grillo, soit pour souligner l'espoir de renouvellement de la politique qu'ils incarnaient.

« C'est juste vraiment une question de pouvoir. Je suis convaincu que si Berlusconi avait eu une possibilité à gauche, il aurait été à gauche... Maintenant, il y a peut-être une possibilité (de changement) avec Beppe Grillo. La chose qui m'a étonné par rapport à lui c'est qu'en Europe il est vu comme un danger public, mais je crois qu'il fait peur parce qu'il a eu 25 % en Italie... S'il gagnait les élections et qu'il faisait un dixième de ce qu'il a promis, ça pourrait générer un effet domino en Europe... j'ai entendu des commentaires pas bons et gratuits sur lui sur Arte [...]. L'Italie, c'est vraiment le pays des bananes. Alors ou ça explose et c'est la guerre civile ou on trouve des solutions vite fait. »
(Adriano, artiste, 38 ans)

Il y a, au final, un sentiment très fort d'exclusion de la chose publique italienne :

189

« Je pense que l'Italie c'est un pays vraiment qui n'a pas fait du tout sa culture politique, elle est à des années-lumière de ce que peut être le débat démocratique de la plupart des pays du Nord, avec des gens qui concluent en disant : "je m'en fous je ne vote pas". Enfin qui sont hyper-blasés par rapport à ça. Même ma génération ne va pas s'engager là-dedans. Enfin, moi, je le vois très bien, j'ai peut-être deux ou trois copains qui s'engagent au niveau local. Enfin on se sent exclu de la chose publique, on se sent exclu aussi parce qu'on pense qu'on n'a vraiment aucun moyen de contraster à la fois les deux ou trois castes hyper-complexes italiennes. » (Alessandra, 31 ans, cadre dans une ONG)

« J'ai voté une fois dans ma vie. Seulement entendre parler de Berlusconi ça me dérange, donc je ne veux plus entendre parler de politique. Même quand je travaillais à la télévision, en Italie, quand il y avait des trucs de politique, je disais non, ça me dégoûte [...] d'après tout ce que me racontent mes amis italiens c'est la catastrophe. C'est dommage parce que c'est un pays magnifique. » (Tatiana, journaliste)

« Une chose que je partage beaucoup avec mes compatriotes ici, c'est l'angoisse sur le destin de l'Italie. Je me rends compte qu'on parle souvent, maintenant, moi je regarde chaque jour *Repubblica* sur Internet, vraiment avec tous mes amis on regarde, tout le temps quoi, le destin maudit de l'Italie, parce que, quand même, ça fait partie de notre vie, et du coup même si on est là, il y en a même qui sont maîtres de conférences, qui gagnent bien leur vie, mais quand même quand tu parles de l'Italie ça ne passe pas très bien, la situation politique c'est la catastrophe, je ne sais pas où on va aller [...]. Le fait que l'Italie ne s'en sorte pas, une partie de toi ne va pas bien. C'est toujours des choses qui se répètent à l'infini, la corruption, tu es dégoûté quoi... quand quelque chose sort dans le journal, que tu vois qu'un tiers des Italiens a voté Berlusconi, que les DS italiens gouvernent avec eux,

mes amis de la communauté italienne sur facebook, ils ne parlent que de ça. [...] Facebook c'est le moyen le plus intéressant pour partager une chanson triste sur l'Italie, la dernière bêtise de Berlusconi [...]. En fait, 90 % de mes amis, qui ont été de gauche comme moi, ont voté Grillo, tous les amis de mon âge de 33 ans environ, à Paris, ils ont voté Grillo, c'est la génération qui change, il n'y a rien à faire, il faut attendre que ceux qui ont 70, 80 ans meurent. Les jeunes, ceux qui ont voyagé, qui connaissent un peu plus, ils n'ont pas encore la possibilité de s'exprimer. » (Giorgio, employé et travailleur associatif, 33 ans)

Leur vision intervient parfois en opposition avec la culture politique de la génération précédente :

190

« Mes parents, ils sont des gauchistes, mais à la gauche de la gauche, enfin mon père il se revendique anarchique, ce qui me fait beaucoup marrer [...] Maintenant c'est pas du tout un militantisme qui est celui de ma génération, enfin moi je ne les trouve pas concrets du tout, et beaucoup plus dans le déclaratif que dans l'actif. Et ma mère elle est très idéaliste, elle est communiste avec un discours qui..., c'est des petits bourgeois hein, ce n'est pas la classe ouvrière ; ils n'ont pas cette revendication de classe, ils ont plutôt une espèce de discours de justice, de redistribution, euh... mais qui ne fait vraiment plus de sens, puisque que je trouve que les choses elles se sont beaucoup plus embrouillées dans les dernières années. Et donc, ils ne se sont pas vraiment mis à jour. Et là, maintenant, ma mère, elle commence à se dire peut-être qu'ils ont fait un mauvais calcul sur leur génération et sur notre génération puisqu'ils ont un petit peu loupé un cap de compréhension de ce qu'étaient les enjeux de notre vie. » (Alessandra, 31 ans, cadre dans une ONG)

La crise de la société italienne est aussi une crise morale, qui couvre l'ensemble des sphères de la société. La question de la liberté individuelle, du droit à l'accomplissement existentiel est indissociablement liée à celle de la promotion sociale. Cela rejoint l'idée approchée par Claudia Cucchiariato (2011) qui rejette le concept de *brain drain*, pour parler de nouvelle émigration « par choix », comme affirmation méritocratique et individuelle.

Irene par exemple est avant tout venue en France pour des questions d'opportunités sur le marché du travail. Il n'en reste pas moins que le fait de préférer les filles aux garçons a déterminé son choix d'étudier à l'étranger. Aujourd'hui elle enseigne à l'université et vit avec sa compagne française. Elle a toujours du mal à faire accepter à ses parents son choix de vie :

« Ils ne sont pas très contents de ma vie sentimentale [...] Mon père ça va mieux, mais ma mère, non, elle a une culture du Sud de l'Italie, très catholique, et les opinions des gens sont plus importantes que ma propre vie [...] ça a eu un impact sur le fait que j'ai décidé de faire des études loin [...] Je sais que pour les Français ce n'est pas le paradis la France, mais pour les Italiens c'est le paradis à la fois l'université et les droits aux minorités sexuelles. » (Irene, chargée de cours à l'université)

Ainsi l'absence d'opportunité couvre de nombreuses sphères de la vie sociale pour nos interlocuteurs. Selon Alessandra, elle est liée à une vision de la jeunesse qui n'est pas récente et l'exclusion des jeunes serait une dimension structurelle de la vie sociale italienne.

« Je pense que ça date quand même de plus longtemps que la génération de mes parents. En Italie même il y a vingt ans, une personne de 40 ans, on commence à se dire que oui, lui, il peut éventuellement commencer à grandir. Mais tu es soumise à une espèce d'infantilisation très très longue, et c'est aussi le fait que les gens travaillent jusqu'à un âge très très poussé. Et on le voit aussi dans les entreprises, on le voit aussi dans la classe politique ; c'est des gens qui ont 80 ans, ils sont toujours là donc il y a juste pas de place à un moment donné ; donc la personne jeune qui arrive, elle se range derrière, elle se range derrière, elle se range derrière, et tu t'entasses jusqu'à 40 ans. On nous a toujours dit : vous travaillerez peut-être quand vous aurez 35 ans et que vous aurez fait en gros cinq années de stage, une première expérience pendant laquelle vous ne serez pas payés, une deuxième expérience pendant laquelle vous ferez quelque chose qui ne concerne pas votre spécialité. » (Alessandra, 31 ans, cadre dans une ONG)

191

Du « je » au « nous » : émigration et sentiment générationnel

L'extrait précédent révèle un trait récurrent de nos entretiens : le passage fréquent du « je » au « nous », la tendance des enquêtés à présenter spontanément leurs parcours individuels comme partie intégrante d'une expérience collective, celle des difficultés d'insertion professionnelle et sociale des jeunes diplômés de leur génération. Il y a bien un « sentiment générationnel » qui émerge de leurs discours, et fait écho à l'importance du thème de la fracture générationnelle dans la société italienne et plus généralement en Europe du Sud. En effet, ce sentiment d'appartenir à une génération sacrifiée à laquelle on ne donne pas d'opportunités n'est pas une vue de l'esprit, comme le rappelle une étude sociologique récente : « les données montrent que l'Italie est un des pays occidentaux les plus gérontocratiques, avec un âge moyen de la classe politique et de la classe dirigeante plus généralement, parmi les plus élevés, et une incapacité au renouvellement générationnel [...] »¹³. Les auteurs font référence

aux trois déséquilibres majeurs qui caractérisent la société italienne aujourd'hui, à travers l'expression évocatrice des « trois G » : le fossé est générationnel, géographique et de genre¹⁴. La dimension générationnelle de ces déséquilibres renvoie à la fois aux difficultés d'accès au marché du travail pour les jeunes et aux carences d'un système de *welfare* qui privilégie les retraités aux dépens des plus jeunes. Or, si les déséquilibres de genre et géographiques ne sont pas toujours au centre des propos de nos enquêtés, leur identité générationnelle est bel et bien revendiquée. Ce « sentiment générationnel » n'est d'ailleurs probablement pas propre aux Italiens, mais plutôt à une génération qualifiée et socialisée à la mobilité. En effet, alors que pour l'ensemble des pays de l'Union européenne un diplôme élevé favorise l'insertion professionnelle des jeunes, en Italie leur taux de chômage augmente avec le niveau d'étude¹⁵.

192

Certains de nos interlocuteurs décrivent ainsi avec verve la véritable rupture biographique qu'a représentée leur arrivée en France :

« Pour moi la venue en France, ça a été renaître deux fois, enfin une deuxième fois. ... je n'avais pas de projet, je savais juste que voilà j'étais de nature un peu fragile quoi, et que l'Italie me plombait énormément. » (Isabella, cadre du public, 41 ans)

« Je suis arrivé à Paris le 7 octobre 1996 [- tu te souviens de la date ?] Oui ça, c'est ma date de naissance en quelque sorte ! » (Adriano, artiste, 38 ans)

Pour réfléchir à la situation de ces jeunes, on pourrait reprendre la notion de « surnuméraires » empruntée à Robert Castel et déjà utilisée par Michel Peraldi pour décrire la situation des jeunes migrants algériens dans les années 2000¹⁶. Le sentiment d'être une génération sacrifiée est bel et bien présent dans les entretiens.

« J'ai conscience d'une situation dramatique, et je ne sais pas quand et comment mon pays va s'en sortir. Je regarde également la vie de ma sœur et la vie de mon frère, et ça me fait beaucoup de peine. Ce pays est pour moi toujours mon lieu de cœur, c'est l'endroit où je me sentirai en sécurité d'un point de vue affectif. Mais tout le reste s'effondre, à chaque fois que j'y vais. » (Claudia, universitaire, 39 ans)

L'émigration italienne récente en France se distingue donc nettement de l'émigration de masse des années 1860-1970, par ses effectifs beaucoup plus faibles, le niveau de qualification nettement plus élevé des migrants, et la dimension plus clairement inter-métropolitaine des parcours. L'analyse qualitative de ces derniers, dans un échantillon d'une quinzaine de jeunes

Italiens immigrés à Paris, tend à montrer que ce sont plus encore les projets et les motivations de la migration qui distinguent cette émigration des vagues précédentes, qu'elles soient élitaires ou de masse. Les migrants récents ne sont pas venus en France simplement pour trouver un travail, mais aussi pour des raisons affectives, par désir de reconnaissance méritocratique, et plus largement pour fuir un pays qu'ils jugent en situation de crise structurelle diffuse, à la fois sociale et morale, et qui bloque les perspectives de promotion sociale pour toute une génération. La dimension générationnelle constitue un leitmotiv dans les entretiens. Elle sert à se différencier des « anciens » immigrés pour de jeunes actifs qui évoquent volontiers la flexibilité géographique de leurs projets professionnels et leur capacité à se projeter sinon à l'échelle du monde, du moins à celle de l'Europe dont ils utilisent fréquemment les dispositifs institutionnels d'incitation à la mobilité (Erasmus notamment). Les entretiens font au final apparaître un très clair « sentiment générationnel » qui sous-tend une critique véhémement adressée à l'encontre de l'Italie contemporaine et à la place qu'elle accorde à ses jeunes diplômés. Ce sentiment générationnel, qui s'assortit d'une quête de reconnaissance sociale, constitue un puissant moteur migratoire. Cette dimension générationnelle a pourtant encore été peu explorée dans les études migratoires. Il serait intéressant de voir si elle concerne l'ensemble des jeunes migrants italiens, y compris les moins qualifiés, et si elle peut être élargie aux nouveaux migrants des autres pays d'Europe méridionale.

Notes

1. En réalité, la succession d'une phase d'émigration et d'une phase d'immigration a été critiquée par les spécialistes du modèle migratoire sud-européen (voir E. Pugliese, 2011). L'émigration italienne s'est poursuivie dans les années du tournant postfordiste. On a donc plutôt assisté à un rééquilibrage des soldes migratoires.
2. Cette fuite des cerveaux est en réalité surestimée en Italie : dans les comparaisons internationales (UE, OCDE) l'Italie se situe dans la moyenne européenne pour le taux d'expatriation de ses diplômés, qui était en 2000 nettement inférieur à celui de l'Autriche ou du Royaume Uni (L. Beltrame, 2007, p. 39).
3. C. Cucchiarato, 2011.
4. On reprend ici la définition classique de génération de Karl Mannheim, 2011.
5. Voir pour une revue de la littérature sur la question générationnelle en migration A. Kraler, E. Kofman, M. Kohli, C. Schmoll, 2011.
6. P. Corti, 2003 ; A. Miranda, 2008 ; M. Sanfilippo, 2011.
7. Les données sur les flux migratoires annuels entre France et Italie sont fournies par les « transferts de résidence » dans les registres de population italiens. Voir ISTAT, 2011, p. 41.
8. A. Miranda, 2008 ; E. Toscano, 2011.
9. Pour des réflexions similaires au sujet des Italiens à Berlin, voir A. Del Prà, 2011.
10. A. Sayad, 1977.
11. GRAB, 1999.
12. M. Sanfilippo, 2011.
13. D. Del Boca, A. Rosina, 2009, p. 33 (traduction personnelle).
14. *Ibid.*
15. D. Del Boca, A. Rosina, 2009.
16. R. Castel, 1999 ; M. Peraldi, 2005.

Bibliographie

- Beltrame L., 2007, « Realtà e retorica del brain drain in Italia. Stime statistiche, definizioni pubbliche e interventi politici », *Quaderni del dipartimento di Sociologia e Ricerca sociale*, 35 (Trente, Università degli Studi di Trento).
- Castel R., 1999, *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Gallimard.
- Corti P., 2003, « L'émigration italienne en France : un phénomène de longue durée », *Altre Italie*, 26, p. 4-25.
- Cucchiariato C., 2011, « Guerra di cifre : perchè è così difficile capire chi e quanti sono gli Italiani all'estero ? », *Altreitalie*, 43, p. 64-72.
- Del Boca D., Rosina A., 2009, *Famiglie sole. Sopravvivere con un welfare inefficiente*, Bologne, Il Mulino.
- Del Prà A., 2011, « Giovani Italiani a Berlino : nuove forme di mobilità europea », *Altreitalie*, 33, p. 103-125.
- GRAB [Groupe de réflexion sur l'approche biographique], 1999, *Biographies d'enquêtes, Bilan de 14 collectes biographiques*, Paris, INED, « Méthodes et Savoirs, 3 ».
- ISTAT, 2011, *Trasferimenti di residenza 2009*, Statistiche report, Rome.
- Kraler A., Kofman E., Kohli M., Schmoll C. (dir.), 2011, *Gender, Generation and the Family in International Migration*, Amsterdam, Amsterdam University Press.
- Mannheim K., 2011, *Le problème des générations*, Paris, Armand Colin (éd. orig. 1928).
- Miranda A., 2008, « Le migrazioni italiane in Francia tra trasmissione intergenerazionale, oblio e nuove mobilità », *Rapporto Italiani nel mondo 2008*, Rome, Fondation Migrants, p. 316-327.
- Peraldi M., 2005, « Les nouvelles routes algériennes », in L. Anteby, W. Berthomière, G. Sheffer (dir.), *Les diasporas. 2000 ans d'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 371-384.
- Pugliese E., 2011, « Il modello mediterraneo dell'immigrazione », in A. Miranda, A. Signorelli (dir.), *Pensare e Ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio, p. 48-59.
- Sanfilippo M., 2011, « Il fenomeno migratorio italiano : storia e storiografia », in A. Miranda, A. Signorelli (dir.), *Pensare e Ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio, p. 245-273.
- Sayad A., 1977, « Les trois âges de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 15, 1, p. 59-79.
- Toscano E., 2011, « Italian immigration in France. A never-ending phenomenon », *Altreitalie*, 43, p. 30-46.

